

Un refuge hors du monde

Latitude 44.841367. Longitude 6.236673. Quand on tape ces coordonnées GPS dans google maps, ne sont affichés que blocs de pierres, sillons gris marqués par les chutes des roches qui débaroulent de temps en temps. Sur quelques points on aperçoit du vert, probables plaques d'herbes folles, subsistant au soleil du sud de la France, au vent qui souffle et qui crée ces couloirs d'avalanches, et au froid qui saisit parfois ce lieu, forçant les visiteurs à rebrousser chemin.

Seul l'œil connaisseur sait qu'il y a là quelque chose. Une tache marron dans cette grisaille infinie. Le toit est fait de tôles, d'un gris métallique comme on en voit partout. Elles ont été assemblées à la main, des heures durant. J'essaie d'imaginer l'effort que cela a demandé. Ils devaient être plusieurs. Des jeunes garçons, à travailler sous le soleil brûlant, cramant même. De ces rayons de soleil qu'on supporte, parce que le vent nous caresse la peau dans le même temps, et qu'on ne ressent pas la chaleur, mais qui font rougir notre chair, chauffer notre épiderme au plus profond, et qui tannent le teint encore et encore. Une tôle, l'une après l'autre. Un garçon qui est sur la charpente de bois, qui place la tôle, en commençant par le bas de la toiture, et la maintient de ses deux bras, pendant qu'un autre accroche la tôle avec une vis. Un troisième, debout, sur la terre ferme, qui fait passer les tôles. Ce sont toujours les mêmes mouvements, pendant plusieurs heures. Pour chaque tôle, ils la font recouvrir la précédente d'une vingtaine de centimètres, s'assurant ainsi d'isoler du mieux possible le toit, permettant aux futurs occupants de ces lieux de dormir sur leurs deux oreilles. Ils ont commencé le travail juste avant midi, car ils savent que le temps est compté. Vers seize heures, ils doivent avoir terminé. Car après cette heure, le soleil ne fera que décliner, finissant sa course dans le ciel, avant de disparaître à l'horizon. Mais là où ils sont, à cette hauteur, le soleil disparaît bien avant, et si le noir ne les saisit pas instantanément, le froid le fait à sa place. Alors les trois garçons se sont dépêchés, quand ils ont passé les deux heures de l'après-midi, hâtant leurs gestes, mais sans amoindrir leur précision, pour avoir une chance de rentrer sur un sentier encore éclairé.

Mais revenons quelques temps en arrière. Quand il n'y avait rien. Quand cet espace, petit, mais en replat, était encore propriété des chamois, marmottes et autres créatures capables de se déplacer à toute vitesse dans une pente plus que raide. Sol à peine foulé par des pieds humains. Les seuls qui s'y aventurent le faisaient pour une bonne raison : ils étaient sur la route d'autre chose, en chemin pour le refuge de l'Olan, ou en provenance du refuge Xavier Blanc, plus bas sur la montagne. Terrain hostile pour y construire quoi que ce soit. Pierres et rochers de tous les côtés, rendant complexe la pose d'une base solide. Sur la route des avalanches, qui emportent tout sur leur passage. Mais surtout, inaccessibilité du lieu. Quel serait l'intérêt de construire quoi que ce soit, ici ? Altitude 2550 mètres. Ville la plus proche – au sens d'au moins 10 000 habitants : Briançon. A vol d'oiseau : 37 kilomètres. En voiture : deux heures et demie de route, et encore. Rien d'intéressant, pour beaucoup. Mais pour les montagnards, parfait endroit pour créer un refuge de fortune, pour les plus courageux d'entre eux qui iraient plus haut encore, et qui voudraient se reposer. Aout 1898. La construction d'un premier refuge se fait. Le Xavier Blanc. Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? S'en suivent le refuge de l'Olan, le refuge de Vallon Pierre, le refuge de Chabornéou, le refuge du Pigeonnier, le refuge des Souffles. Et enfin, celui qui nous intéresse : le refuge de Chalance.

Le pire fut de construire la charpente. Bois en masse, pour construire la structure entière du refuge, y compris le sol et la terrasse. Monté à dos d'hommes. A cette hauteur les arbres ne poussent plus, ou alors ils se font rares, et il faut monter du bourg le plus proche – qui compte le plus souvent une dizaine d'habitants – des kilos et des kilos de bois. Ils sont nombreux, à monter les uns derrière les autres, un poids important de planches de bois sur eux. En temps normal, aujourd'hui, pour un bon marcheur sans fardeau, il faut trois bonnes heures de marche pour parvenir jusqu'à ce chalet rustique. A cette période, les sentiers ne sont pas aussi protégés qu'aujourd'hui, ni même tracés, et il

faut batailler avec les broussailles. L'équipement n'est pas le même, et les pieds sont vite couverts d'ampoules de toutes les tailles et de toutes les formes. Il leur faut de nombreuses heures pour monter le bois. Les ânes pourraient monter jusqu'à la moitié du trajet, jusqu'à cette cabane de berger, qui alors n'était pas encore à l'abandon. Mais pour la suite du sentier, impossible, car certains passages relèvent presque de l'escalade, sorte de funambulisme sur roche, avec le vide presque sous leurs pieds. Alors ils montent à la sueur de leur front, douleurs dans le dos à cause de cette charge bien trop lourde, orteils qui cognent contre le bout des chaussures, parfois déjà élimées, cœur battant à tout rompre quand l'effort s'accroît.

Quand ils arrivent enfin, le calvaire n'est pas terminé. Il faut commencer à bâtir, à construire, à élever quelque chose. Un semblant d'habitat. Puis là encore, rentrer avant que la nuit ne tombe, que la froideur des sommets ne les atteigne. Et le lendemain, recommencer avec le reste de bois, et s'attaquer enfin réellement à la charpente. La chance qu'ils ont c'est que la cabane isolée ne sera pas très grande. Juste de quoi tenir à plusieurs, plusieurs marcheurs en quête de sensations, de paysages ou de grand air. Aujourd'hui on y tient à onze. Onze personnes, qui peuvent y dormir, à l'étroit certes, et sur de fins matelas posés à même le bois, mais onze tout de même, dans ce lieu si particulier.

Le plus impressionnant, c'est la capacité de ce bâtiment à se fondre dans le décor. On ne l'aperçoit que quand on se trouve face à lui. Il ne s'agit pas d'invisibilité, de transparence, ou de couleurs particulières. Rien de tel, seulement un sentier sinueux et des blocs de pierre de plusieurs mètres qui cachent ce lieu. Laissez vous guider, pour parvenir à le voir, pour arriver jusqu'à lui. Le départ se fait à flanc de montagne, en partant de cette unique route qui conduit au fond de la vallée, où les voitures doivent se serrer quand elles se croisent, pour espérer passer sans encombre, et sans débarouler dans le ravin en dessous. Le point de départ, dans ce bourg nommé Rif du Sap, se fait à 1150 mètres au-dessus de la mer. Le sentier, pendant une première petite heure, fait des zig-zags au cœur des pierriers, sans un coin d'ombre pour échapper au soleil. Et le paysage n'est même pas encore vraiment là pour pouvoir lever la tête, alors on regarde ses pieds, qui marchent et marchent encore sur ce sentier sec et gris. Un novice non accompagné se dira probablement que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Il pensera que la totalité du chemin sera comme ça, il désespérera d'accéder aux vues panoramiques, il ne songera même plus au refuge, qui l'attend sagement 1400 mètres plus haut. Seule la morosité et l'inutilité du paysage lui sautera aux yeux. Comment y croire, continuer à espérer trouver ce bout d'humanité dans cette nature sauvage, quand même le sommet de la montagne n'est pas visible ? Mais si vous voulez découvrir ce bijou de bois, il faut dépasser ce moment, ce message envoyé par le cerveau concernant la non nécessité de continuer à avancer, ce message envoyé par vos cuisses qui chauffent au vu de l'effort que vous réalisez déjà. Le jeu en vaut la chandelle.

Après une bonne quarantaine de minutes, vous traversez une forêt, endroit enfin à l'ombre, où votre respiration se fait plus facile, où vous regagnez de l'entrain, où le but de ce périple reprend un peu de sens. Une fois que vous sortez de la forêt, que vous gravissez quelques plaques rocheuses, vous savez que vous pouvez faire une pause. Que vous avez fait le plus dur. Vous arrivez sur ce replat si apaisant, où au loin se trouve la cabane du berger. Replat où broutent parfois les moutons, selon la période où vous vous y trouvez. Le soleil n'est plus aussi écrasant, vos muscles se relâchent, vous respirez mieux, votre cœur ralentit légèrement, et surtout vous n'êtes plus dans cet effort qui paraissait interminable. Votre cerveau sait que vous avez fait la moitié la plus dur, qu'il vous reste celle qui vous offre des paysages, et des vues impressionnantes. Celle qui vous donne la possibilité d'apercevoir bouquetins, chamois, parfois des marmottes, et des lièvres qui parcourent les sentiers à toute vitesse. Celle qui vous rapproche un peu plus encore de cette architecture rustique, architecture de bois et de tôles, posée sur les roches nombreuses qui parsèment les flancs des montagnes. Alors vous continuez, parce qu'il le faut, pour arriver avant la tombée de la nuit. Pour sortir de cette plaine, rochers doivent être escaladés, presque à quatre pattes, tant la pente est

raide. La vue commence à se dégager. Vous observez le lit de la rivière, en contrebas, qui coule au cœur de la vallée. Vous commencez à entrevoir le sommet de cette montagne, mais toujours pas de chalet à l'horizon. Toujours impossible de voir cette tache marron. S'en suit une bonne heure de marche sur de l'herbe humide, parcourue par de minuscules ruisseaux, parfois souterrains. Pas de chemin tracé, et la brume, qui peut surprendre les voyageurs à cet endroit précis, achève de faire perdre toute trace de sentier aux marcheurs. Il faut avancer presque à l'aveuglette, là où nous guident nos pas, en ayant toujours en vue une barre rocheuse au loin, qu'on finira par traverser. Foulée après foulée, on se rapproche de cette barre, et les ruisseaux grossissent, prennent de l'ampleur, devenant de vraies rivières, qu'il faut traverser d'un bond, ou en posant les pieds sur les quelques pierres émergées. Une centaine de mètres avant la barre rocheuse, un panneau, à peine lisible, qui indique un point d'eau. Dernière source d'eau avant d'arriver au refuge. Des bidons de cinq litres sont cachés sous une énorme roche, et il faut ainsi remplir ce dont on a besoin, pour pouvoir s'abreuver une fois au chalet. La route continue, et il faut être plus que prudent alors que le sentier passe au cœur de la barre rocheuse, garder coûte que coûte son équilibre, faire de petits pas, et ne jamais regarder en bas. Une fois la barre passée, on y est presque. Mais toujours rien en vue. Le refuge n'est que quelques mètres plus haut pourtant, et il reste à peine une vingtaine de minutes de marche, mais invisible. Sentier qui slalome entre les roches, qui se font de plus en plus grosses. Chalet qui n'apparaît toujours pas à dix mètres. L'envie d'abandonner se fait plus grande, car on espérait qu'il soit là, visible depuis plusieurs longues minutes, mais rien. Marcher, il le faut encore, dans un dernier effort.

Et soudain il apparaît, au détour d'une boucle. Majestueux, posé sur une corniche, la terrasse donnant sur le vide. La tache marron n'est plus une tache mais une structure de bois impressionnante. Non pas par sa taille, ou son assemblage, mais simplement par sa présence ici, dans ce coin reculé, où l'homme doit braver la pente, les conditions météorologiques, pour y parvenir. Instantanément, face à ce chalet, une pensée surgit pour ces hommes qui ont monté le bois. Quel courage, quelle force. Et quel bras de fer avec les éléments. Chalet de bois typique, toiture à deux pans, forme étrange qui n'est pas sans rappeler les objets non identifiés que certains pensent voir dans le ciel, avec pas moins de cinq côtés différents, dont seul celui qui fait lien avec la terrasse n'est pas oblique. Moyen de donner de la place supplémentaire aux visiteurs de ce lieu, considérés pour beaucoup comme des extraterrestres en venant ici.

Une seule et unique pièce, où on y fait tout. La cuisine est à droite quand on y entre : foyer qui marche au gaz, réserve de quelques boissons qu'il faut payer en laissant le compte exact en liquide dans une petite boîte, quelques conserves d'urgence, pour les marcheurs qui se seraient perdus et tomberaient ici par hasard. Deux casseroles, presque marmites, et nombreux couverts pour pouvoir nourrir ceux qui viennent jusque-là. Au centre de l'espace, deux tables en bois, avec des bancs de part et d'autre. On y tient à onze mais pas plus, et il faut aimer la promiscuité. Quelques couchettes se trouvent à gauche de la pièce. Plus que des couchettes, il s'agit en réalité d'une grande planche de bois, sans délimitations, et où chacun trouve sa place comme il faut. A l'étage, sous les combles, au-dessus des tables à manger, d'autres couchettes encore, où là non plus, les délimitations d'espace ne sont qu'un mythe. Pour chaque personne, il y a un fin matelas, semblable à ceux qu'on utilise en camping, ainsi qu'une couverture. Il est recommandé d'apporter ses draps, ou plutôt son duvet, car on ne sait jamais dans quel état étaient ceux qui sont passés avant nous. Une seule et unique pièce donc, où tout se fait. On se croirait revenu des siècles en arrière, quand l'espace habitable se résumait à un lieu, et pas en un salon, une salle à manger, une cuisine, des chambres, une entrée, des salles de bain. Architecture de l'ancien temps, où les êtres humains n'avaient pas le choix que de se supporter, car les notions de propriété et d'intimité ne faisaient même pas partie de leur vocabulaire. Où les êtres humains se retrouvaient à devoir parler ensemble, car c'était la seule manière de faire passer le temps.

Entrer dans ce refuge, c'est accepter de faire un retour en arrière. Sans portable, car il est impossible de capter le moindre réseau. Sans livres car ils sont bien trop lourds à porter pendant toute la montée. Avec souvent juste un jeu de cartes pour seule occupation. Ou les mots. Raconter des histoires, se remémorer des souvenirs en commun, découvrir la vie des autres, de ceux avec qui on se retrouve dans ce refuge, sans les avoir jamais vu auparavant. La structure de ce chalet n'est pas tant celle du bois que celle des rencontres que le chalet permet. Personnes que parfois tout oppose, des convictions politiques, aux manières de vivre, mais qui sont liées par une unique chose, bien plus forte que tout le reste en ce temps : l'amour de la montagne. L'amour de ces foulées qui s'enchaînent, dans un effort considérable, mais qui rend si fier une fois accompli. L'amour de ces paysages plus que magiques qui s'étendent sous les yeux, et qui resteront inaccessibles pour la plupart des humains. L'amour de cette sensation de liberté, où l'on va où bon nous semble, où les codes de la société ne s'appliquent plus, car les interactions entre êtres humains sont bien trop rares. L'amour des sensations dans notre corps, les orteils qui nous font mal à force de marcher dans ces chaussures serrées, la tête qui nous tourne légèrement par manque d'oxygène, nos muscles des cuisses qui tirent à chaque pas de plus, la respiration qui devient saccadée.

Mais comment parler de cet endroit, de ce chalet, de n'importe quelle construction, sans parler de la vue ? Paysages qu'on ne peut séparer de l'architecture, architecture qui dévoile toujours de nouveaux horizons. Asseyez vous sur la terrasse de bois, alors que le soleil va bientôt se coucher. Laissez vos yeux admirer la beauté de ce qui s'offre à eux. Une vue vertigineuse sur la vallée, qui paraît minuscule de là où vous êtes. Comme si vous aviez marché des jours durant pour être aussi haut, aussi loin, autant hors du monde. Les vautours et aigles qui planent grâce aux courants d'air chaud au loin devant vous. Les crêtes de roche, qu'on croirait découpées dans de la dentelle au vu de la manière dont elles sont ciselées, qui entourent le chalet de part et d'autre. En face, à la même hauteur, des flancs verts, où l'on peut apercevoir, si on plisse les yeux, quelques taches blanches, synonymes de moutons qui paissent. Au loin on aperçoit le Sirac, vue sur sa face nord, encore enneigée, neiges éternelles qui ne le seront bientôt plus, et que beaucoup rêvent de parcourir. En face également, un peu plus loin encore, on peut observer le pic du Loup, lui aussi rocheux, couvert de quelques plaques blanches, où le vert des prairies est inexistant. Si on penche un peu la tête vers le bas, on remarque les cascades qui parcourent les flancs de la montagne d'en face. Vallée des cascades, où celles-ci se multiplient, et ne cessent de couler. Pour l'instant.

Coin sauvage, où l'homme a tout de même tenté de poser sa marque, de prouver son droit, d'imposer sa présence. Il a construit ce chalet au prix d'une énergie monstrueuse, d'un temps infini. Son égo lui a imposé ce choix, car il fallait que même dans ce lieu où il n'y a rien à faire, il soit là, qu'il montre sa puissance, son savoir faire architectural. Magnifique lieu, où il fait bon vivre, mais un jour ou deux seulement, et où il faut du courage pour ne pas abandonner en chemin. Lieu merveilleux, car l'architecture dominante n'est pas celle de l'homme, plus celle de l'homme, mais celle de la nature toute puissante qui reprend ses droits.